

VIVRE ICI EN VENANT D'AILLEURS Nemat Mahdi a offert le premier témoignage de la série en 2002. Quinze ans plus tard, c'est elle qui éteint la lumière.

Du Liban à Neuchâtel, pour la vie

PATRICK TURUVANI

Une jolie fleur peut germer n'importe où, une belle idée aussi. «Le projet Vivea, je l'ai imaginé couchée dans un hamac sur un bateau en Amazonie», rigole Valérie Kernen. Un univers de bruits et de senteurs qui a naturellement donné à cette série de portraits une saveur exotique et épicée.

Libanaise d'origine, détentrice d'un passeport suisse depuis 1999, Nemat Mahdi a offert le premier témoignage en novembre 2002. Une date lointaine dans le calendrier, restée proche dans son cœur de militante pro palestinienne. «C'était l'époque de la deuxième intifada, et cet article m'a ouvert une porte pour afficher franchement et publiquement mes sentiments politiques. Des personnes partageant les mêmes idées que moi m'ont ensuite contactée spontanément, comme si cela avait fait tomber une barrière.»

Soutien aux réfugiés

Fruit politique de cet engagement partisan, le collectif Urgence Palestine (devenu aujourd'hui Action Palestine) a vu le jour en 2003. «J'en suis la coordinatrice», précise Nemat Mahdi, également trésorière de l'Association Journée des réfugiés, qui organise chaque année à mi-juin la journée des réfugiés à Neuchâtel.

«Il s'agit d'une grande fête, ouverte à tous, avec une quinzaine de stands dans les rues et une multitude d'activités culturelles autour de la danse et de la musique», explique cette femme ouverte sur le monde. «Ce genre d'événement favorise les échanges avec la population. Notre souhait est de montrer une image positive des réfugiés, de faire comprendre aux gens ce qu'ils vivent et pourquoi ils sont là. Le petit nombre de réfugiés qui posent problème font que l'on se méfie ensuite de tous les autres. C'est une réaction que je comprends.»



A l'image de ce regard échangé 15 ans après avec Nemat Mahdi (à dr.), des liens forts se sont créés entre Valérie Kernen et ses «témoins». LUCAS VUITEL

«**Je n'ai pas choisi où je suis née, mais je pourrai choisir où je veux mourir. Et je pense que ce sera à Neuchâtel!**»

NEMAT MAHDI PREMIER TÉMOIN DE LA SÉRIE VIVEA EN 2002

Et qu'elle veut combattre. Pour faire voler en éclats ces préjugés, Nemat Mahdi plaide pour une intégration accrue des étrangers. «Il faut leur expliquer comment on vit ici. La plupart d'entre eux n'ont jamais connu la liberté. Il faut leur faire comprendre que la leur s'arrête là où commence celle des autres, qu'il y a des droits mais aussi des règles à respecter, parfois des choses toutes simples comme arrê-

ter de faire du bruit après 22 heures. C'est un choix politique qui coûte cher, mais qui évite d'avoir des problèmes par la suite. Le pire exemple, ce sont les cités françaises transformées en ghettos. Il faut au contraire mélanger tout le monde, apprendre à vivre ensemble. On est beaucoup plus tolérant avec quelqu'un que l'on connaît qu'avec un inconnu.» Avec un minimum de partage et d'empathie, beaucoup de conflits

pourraient s'éteindre bien avant de s'embraser.

Nemat Mahdi a quitté le Liban il y a 28 ans, sans regret. «Certains jours, j'ai plus la tête là-bas qu'ici. Mais ma vie, désormais, est à Neuchâtel», sourit-elle. «C'est là que je me sens à l'aise, que j'ai mes amis, c'est devenu mon pays. Neuchâtel est le meilleur canton pour vivre en venant d'ailleurs!»

Mourir ici en venant d'ailleurs

La profondeur du regard suggère que la phrase vaut davantage qu'un joli clin d'œil. «Mon mari m'a dit qu'une fois à la retraite, on irait en Espagne, là où il y a du soleil. Je lui ai dit non, je veux rester ici!»

Son visage s'illumine. «Je n'ai pas choisi où je suis née, mais je pourrai choisir où je veux mourir. Et je pense que ce sera à Neuchâtel!»

L'exil après la guerre

Nemat Mahdi est arrivée en Suisse en 1990 après une jeunesse «sans enfance», usée par une vie où elle n'avait connu que la guerre, l'une des plus longues (1975-1990) et des plus meurtrières de l'histoire contemporaine avec ses plus de 200 000 victimes civiles.

Ancienne militante du Parti communiste, profondément «marquée par l'invasion de Beyrouth-Ouest par Israël en 1982», elle s'était engagée au sein du Mouvement national, regroupant notamment les mouvements palestiniens et la gauche libanaise. «Pour un Liban libre et démocratique», témoignait-elle dans ces colonnes en 2002. Avant d'avouer, la voix pleine de regrets: «Mais on a échoué. Notre mouvement s'essouffait, on a perdu la lutte, les trahisons ont commencé. Les lieux où j'avais le droit d'aller se réduisaient comme peau de chagrin. Les trois dernières années, je ne dormais plus. J'avais trop peur que l'on vienne me chercher. Des gens du parti étaient assassinés ou torturés...»

Mariée à un Irakien, Nemat Mahdi habite aujourd'hui à Areuse. Technicienne dentaire de formation, elle travaille chez SUSS MicroOptics, à Hauterive. Née de parents musulmans chiites pratiquants, elle vit à l'écart de la religion.

NOS QUESTIONS À...



LUCAS VUITEL

VALÉRIE KERNEN
JOURNALISTE

«Il faut aller à la rencontre des migrants, avoir la curiosité de savoir qui ils sont vraiment»

D'où vous est venue cette idée de donner la parole aux étrangers du canton de Neuchâtel?

Je suis sensible à cette thématique, je m'intéresse aux gens et je ne vote pas UDC! J'ai toujours aimé voyager, et je vous assure que l'on voyage beaucoup en allant à la rencontre des migrants. C'est à chaque fois une petite aventure, une trajectoire différente. L'idée n'était pas de parler des communautés en général, mais de retracer le parcours de vie de personnes bien réelles. A l'exception des problèmes que leur arrivée peut parfois poser, on parle très peu des étrangers dans les médias. A l'époque en tout cas, cela ne correspondait pas à la grille de lecture journalistique traditionnelle. Avec ces témoignages prenant place dans une rubrique spécifique, je voulais offrir une vision plus juste des migrants dans le canton. Les entretiens duraient entre deux et trois heures, je les suivais dans leur vie à la maison, au travail... J'ai adoré faire ça. L'écrit et la radio sont très complémentaires pour ce genre de reportages.

Comment ces articles ont-ils été accueillis?

Les journalistes ont globalement peu de retours sur ce qu'ils écrivent. Mais là, je me suis rendu compte du retentissement que peut avoir ce genre d'articles dans la vie des personnes concernées. Un Croate m'a dit qu'après son témoignage, les gens n'avaient plus peur de venir parler avec lui. C'est comme s'il était devenu quelqu'un d'autre après être passé dans le journal et à la radio. Le projet Vivea a reçu



Le premier article de la série Vivea remonte à novembre 2002.

le Prix suisse de l'intégration en 2011 et a été cité en exemple par le Conseil de l'Europe. Nous avons également publié un livre.*

Avez-vous été touchée par un témoignage en particulier?

Non, mais qu'est-ce que j'ai entendu en allant dans le détail de comment certains ont fait pour venir... Une dame s'est cachée dans le faux plafond d'un train au milieu des équipements électriques, d'autres ont traversé le désert après avoir tout perdu, sans parler des problèmes de mutilations génitales... Quand on prend la peine de les écouter, les migrants arrivent à mettre des mots sur une situation qui nous échappe, on comprend mieux ce qu'ils vivent au quotidien. Certains ont pleuré lors des interviews, ce n'était pas toujours très léger...

La série Vivea arrive à son terme, quels mots aimeriez-vous écrire en bas du générique de fin?

Il y a une énorme richesse au sein des communautés étrangères du canton de Neuchâtel. Mais pour la découvrir, il faut aller à la rencontre des migrants, avoir la curiosité de savoir qui ils sont vraiment, individuellement. Ce qui peut effrayer, ce sont les généralisations et les préjugés liés à certaines communautés, ainsi que l'inconnu. Quand on connaît mieux une personne, on n'en a plus peur.

* «Regards d'ailleurs», Mellina films et Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, 2006, par Valérie Kernen et Alain Margot